

## BOOKS / LECTURES

### **Objet perdu, lettre à Aimé**

de *Simonne Henry-Valmore*

Éditions Présence Africaine, 2013

Récit préfacé par Ina Césaire, fille d'Aimé Césaire

Avec cet ouvrage récent, lettre posthume adressée à son illustre destinataire, qui devient plus proche du lecteur, nous tenons un fil nouveau dans l'intimité réfractée de ce monument d'exception, à la fois homme politique, dramaturge et poète, et par là même révélateur mythique, catalyseur d'émotion.

Depuis son *Cahier d'un retour au pays natal* (1939), il a forgé cette complexe « négritude », à la fois bonne et mauvaise nouvelle pour sa génération et les suivantes, en véritable guerrier du verbe, par « le tourbillon magique de ses métaphores », par une auto-analyse aussi à sa façon, et par le magnétisme de ses invectives, il donne « la force de regarder demain ».

L'auteur de cet ouvrage original, *Simonne Henry-Valmore*, est d'abord la fille de l'ami de Césaire à Fort-de-France, *Gabriel Henry*, Yel pour sa famille. Elle est devenue spécialiste en diaspora antillaise, pour son livre *Dieux en exil, voyage dans la magie antillaise* (1988). En 1998 elle publie *L'Autre Bord*, roman qui est un coup d'œil sur elle-même et dont l'envoi est adressé : « Aux Juifs Noirs de l'oubli, / à Gabriel mon père qui m'enseigne les Terres-Sainville, / à ma mère chapelière de la première heure ».



Amie depuis toujours d'Ina Césaire, l'aînée des filles du poète, Simonne Henry-Valmore, ethno-psychanalyste, écrivain, est aussi co-auteur de la biographie *Aimé Césaire, le nègre inconsolé* (2008). En 2009 elle publie un mini-livre, *Les Arbres de Césaire*; au pied de l'un d'eux, un jour, Césaire a prononcé son discours «Du ghetto à la case de l'esclave». Beaucoup d'arbres y sont recensés dont «l'Arbre de l'oubli», «autour duquel, dans un port négrier d'Afrique, dit la légende, les futurs esclaves devaient tourner avant d'être embarqués (bois d'Ébène), neuf tours pour les hommes sept tours pour les femme» (p. 11 sqq.)

Dans sa pièce de théâtre *Le Jardinier et le Bibliothécaire* (2001), fable philosophique, Simonne Henry-Valmore nous entraîne à la Bibliothèque Schoelcher (l'abolition de l'esclavage grâce à Victor Schoelcher date officiellement du 4 mars 1848). Ce théâtre à l'italienne, ancienne mairie de Fort-de-France, est un haut lieu de la culture qu'elle a bien connu et d'où elle questionne: «Où sont-elles nos tables de la loi? Serait-ce ce fameux Code noir?» (Première version: 1685, édit de Louis XIV, puis 1794 avec l'Abbé Grégoire à la Convention). Elle poursuit:

Existe-t-il vraiment des peuples sans écritures? Si notre rapport au livre est à ce point problématique, il n'en demeure pas moins que l'écriture est bel et bien en nous, dès le commencement. Elle est inscrite sur le corps des nègres des marchés aux esclaves: initiales au nom du maître estampillées à même la peau. (p. 10)

Un jour, à Paris, Simonne Henry-Valmore rencontre par hasard Aimé Césaire dans la rue; lui député de la Martinique, maire de Fort-de-France, elle étudiante. Retrouvailles, plaisir à bavarder seul à seule, voilà qu'une question insolite s'impose à elle; comme Césaire connaît tout de la littérature classique, de la flore et de la faune de son Île, et qu'elle cherche depuis longtemps le nom de cet arbre majestueux, planté par lui, s'imposant sur la place, dans l'arrière-ville dit des Terres-Sainville (rebaptisée par Aimé Césaire Place de l'Abbé-Grégoire en 1958), c'est l'occasion rêvée. Le nom latin de cet arbre est bien connu de lui, (*Enterolobium Cyclocarpum*), mais le plus important c'est son nom vernaculaire qu'il lui confie... «Mais promettez-moi de ne pas le répéter», lui dit-il avec malice, ce nom c'est: «Oreille-de-Juif, oreille-de-nègre».

La métaphore même, la métaphore de son œuvre!

C'est en 1966, lors du Festival Mondial des Arts nègres de Dakar, en «Casamance qu'il découvrira le «Diable Rouge», masque très populaire en Martinique. Ici aux Antilles il est signe du diable. Là-bas en Afrique,

il est masque des initiés, symbole de richesse matérielle et spirituelle» (Romuald Fonkua, 2010, p. 28).

Simonne Henry-Valmore poursuit son apostrophe à Césaire, après qu'elle ait évoqué les voyages initiatiques qu'il fit en Afrique: Congo, Guinée, Sénégal, et le lieu de tous les départs négriers, l'île de Gorée, ainsi que «la-ville-où-l'on-pleure», Ziginchor, en langue wolof.

Tel un chaman inspiré, revenu de son voyage océanique, au pays des ancêtres, vous pouvez à présent délivrer la topographie psychique de votre «race tombée». De l'inconscient d'oubli vous ramenez une certitude, une seule mais elle est de taille, et c'est pour vous une bonne nouvelle: le pays d'où nous venons a pour nom Afrique. Gardez-vous de l'oublier. Il y eut non pas la sortie d'Égypte mais la sortie d'Afrique. Et puisque nous appartenons à ce peuple de «mauvais sommeil rompu» qui n'a pas eu de Bible pour fixer le poids de son destin, vous déclarez que c'est à vous que revient la tâche d'écrire ce livre de fondation qui nous fait cruellement défaut. Le passage du milieu fut bien celui de la traversée du mal. Noms perdus. Nom du père – Mandingue, Bambara, Ibo ou Arada . . . disparu dans la fosse marine. Comme l'écrivait Hannah Arendt: «Rien n'est plus facile que d'assassiner un esclave». Ce qu'elle écrit à propos de la barbarie nazie pourrait bien concerner la déportation des Noirs d'Afrique: «On ne chantera pas la messe, on ne prononcera pas le Kaddish. Les morts ne laissent après eux aucun testament écrit (. . .) nous ne pouvons leur rendre les derniers honneurs (. . .) nous ne pouvons plus rêver leurs rêves jusqu'au bout.» L'Africain fut jeté par-dessus bord. Corps perdu (p. 67).

Je suis devenu un Congo bruissant de forêts et de fleuves  
où le fouet claque comme un grand étendard . . . où l'éclair  
de la colère lance sa hache verdâtre et force les sangliers  
de la putréfaction dans sa belle orée violente des narines . . .  
Et nous sommes debout maintenant mon pays et moi.  
L'Europe nous a pendant des siècles gavés de mensonges et gonflés de  
pestilence. (Césaire, 1983, p. 65)

Ailleurs, Aimé Césaire écrit, avec encore plus de violence, dans la version de 1948 *Aux écluses du vide*, tiré de *Soleil cou coupé*:

Europe  
Je donne mon adhésion à tout ce qui n'est pas toi Europe  
nom considérable de l'étron.  
(et je vous précise que le mot nom est écrit n.o.m.) (R. Hénane, 1999, p. 171)

En 1944, dans la revue *Tropiques* (revue publiée sous la direction d'Aimé Césaire et René Ménil): «La connaissance poétique naît dans le grand silence de la connaissance scientifique».

Et puis ces formules citées par Simone Henry-Valmore (p. 39):

En nous l'homme de tous les temps  
 En nous tous les hommes  
 En nous l'animal, le végétal, le minéral

L'homme n'est pas seulement homme. Il est univers.

(Ce dernier aphorisme est gravé sur une plaque à Paris, au Ministère des DOM-TOM, inaugurée par François Mitterrand, le 14 juillet 1991.)

Plus loin (p. 68), Simone Henry-Valmore insiste :

Revenons à votre JE rimbaldien. C'est une véritable déclaration d'insurrection, une manière inédite de rompre avec le vieil ordre colonial. De ce seul fait, en prenant ainsi la parole, vous faites effraction. Mais l'effraction pour ne pas dire le scandale, dont vous êtes toujours comptable au regard de votre peuple, c'est de leur avoir présenté la « négritude » comme une bonne nouvelle. C'était sans compter avec la puissance du refoulé à l'œuvre. Pourquoi réveiller cette part maudite que l'on s'était évertué à enfouir au plus profond de soi ? À l'instar de ce que dit Lacan quand il dit de la psychanalyse que ce n'est pas une bonne nouvelle, le mot négritude, ce mot de toutes les solitudes, ne pouvait en aucun cas être une bonne nouvelle. Par la suite vous serez amené à préciser votre pensée : il ne s'agit pas de choquer mais d'expliquer. Alors vous convenez volontiers que ce mot n'est pas très heureux mais vous ajoutez, non sans un certain agacement, que seules les âmes basses en parlent basement. Et que si l'on n'y prend garde, il peut connaître une fâcheuse dérive vers le « négriisme ». Pas question de le renier pour autant, car il est attaché à des vertus philosophiques et morales. S'il le faut vous revenez sur votre position : il s'agit d'une négritude d'un point de vue littéraire. Et vous irez encore plus loin : « Si les nègres n'étaient pas un peuple, disons de vaincus, enfin, un peuple malheureux, un peuple humilié, etc. renversez l'Histoire, faites d'eux un peuple de vainqueurs, je crois, quant à moi qu'il n'y aurait pas de négritude. Je ne me revendiquerais pas du tout de la négritude, cela me paraîtrait insupportable. »

Rien n'est simple pour suivre ce dédale des rencontres des combats et des passions de Césaire, surtout à qui n'est pas de culture créole, ce qui est mon cas. Sa langue qui chante, puise à toutes les sources imaginables de la culture universelle, mythologique, taxinomique, terminologie marine, lexique médical, dictionnaire Vidal, ou dictionnaire savant, les grands anciens comme Rimbaud (*la liberté libre . . .*), et toutes les langues créoles des Antilles, de Guyane d'Haïti ou de la Réunion, qui lui permet de jouer sans fin de la polysémie et des assonances.

Exemples: « Laïlape moi qui laïlape/moi qui bêle mieux que cloaque » ...  
ou bien « Le jour et la nuit jouent à la mourre ... »  
ou le mot « mabraque », (condensation de maboul et braque),  
ou encore un mot de Rabelais « matagraboliseur », qui veut dire couper les cheveux en quatre (ou plus prosaïquement « celui qui sodomise les mouches », comme le dit René Hénane, 1999, p. 33). Cet auteur a édité aussi un *Glossaire des termes rares dans l'œuvre de Césaire* (2004) pour « sortir sa poésie de son apparent hermétisme » et pour « une recherche éperdue de la vérité du mot » (p. 9).

Onirisme poétique, incantation hallucinée du Roi Christophe en Haïti, transe extatique du Rebelle, visions archétypales de la folie :

Je vois, j'entends . . . , je parlerai . . . ,  
Ô succion nouvelle de mon sang par le soleil vampire . . .  
Les heures souvent renifleuses . . .  
Les flammes s'allongent moi aussi je suis une flamme. (R. Hénane, 1999, p. 186)

Simonne Henry-Valmore nous révèle aussi cette auto-analyse qui n'avoue pas son nom, conduite sous les auspices de la poésie de la colère: « Qui ne me comprendrait pas ne comprendrait pas d'avantage le rugissement du tigre »; ses prises de position engagées et incantatoires: « donnez-moi la foi sauvage du sorcier »; sa rupture avec le PCF en 1956, quelques jours avant l'entrée des chars soviétiques dans Budapest. Ses coups de gueule, « c'est mon moi que j'exprime ici, et mon moi le plus profond, un moi qui est celui de mes ancêtres »; ou encore ses phrases éruptives, (Montagne Pelée, Souffrière), à la mémoire de ses proches disparus.

Pour Frantz Fanon, le jeune psychiatre martiniquais mort très jeune, en pleine turbulence des événements d'Algérie (à l'époque, on ne disait pas encore guerre d'Algérie), côté ALN (Armée de Libération Nationale), Césaire écrit, en jouant au passage sur la notion psychanalytique de « zone érogène » qu'il transfigure ainsi :

œil intact de la tempête  
aurore  
ozone  
zone orogène  
par quelques-uns des mots obsédant une torpeur  
et l'accueil et l'éveil de chacun de nos maux  
je t'énonce

## FANON

tu rayes le fer  
 tu rayes le barreau des prisons  
 tu rayes le regard des bourreaux  
 guerrier-silex  
 vomi  
 par la gueule du serpent de la mangrove. (1961, 1982, p. 105-106)

Pour tous ses amis surréalistes, Breton, Eluard, Péret, le peintre Wifredo Lam, puis les militants créoles historiques comme Louis Delgrès, tué à la prise du Matouba en Guadeloupe le 28 mai 1802, « guerrier magnanime » : « . . . Je chante Delgrès qui aux remparts s'entête / trois jours Arpentant la bleue hauteur du rêve/projeté hors du sommeil du peuple / trois jours Soutenant, soutenant de la grêle contexture / de ses bras / notre ciel de pollen écrasé. »

Quant à la psychanalyse aux Antilles, Simonne Henry-Valmore nous apprend qu'elle a commencé en Martinique de façon tout à fait romanesque : c'était en 1973. Deux époux d'origine suisse sont en rade de Fort-de-France pour réparer une avarie de leur navire au nom prédestiné : « Les Bons Enfants ». Ils sont restés à quai pour une « quarantaine » qui aura duré sept années. Des cures psychanalytiques ont commencé sur ce navire immobilisé avant que ces initiateurs ne partent en Océanie. Viennent aussi des personnages de la psychanalyse, Octave Mannoni, Frantz Fanon, Solange Faladé qui sera reçue en 1995, sur une proposition de Simonne, à l'Université des Antilles. Puis, après avoir argumenté pour une Martinique non pas indépendante mais « a-dépendante », Césaire précise « qu'il s'agit bien sûr du petit a privatif ». Simonne Henry-Valmore ajoute : « J'ai compris que d'une certaine manière, vous occupiez, sans le savoir explicitement, une place vide. Celle du premier psychanalyste des Amériques noires. » (p. 93 sqq. pour les citations qui suivent).

Avec Mannoni, c'était d'abord en 1950, l'époque du grand *Discours sur le colonialisme*, « pamphlet virulent de Césaire, incarnation de votre dissidence, dans cette période très trouble entre guerre d'Indochine et les événements d'Algérie ».

Les murs de l'Assemblée Nationale retentissent encore de votre cri de colère, écrit Simonne Henry-Valmore. Vous réfutiez avec véhémence les constats d'Octave Mannoni affirmant que tous les peuples ne sont pas aptes à être colonisés, que seuls le sont ceux qui possèdent ce besoin. Affirmation combien irrecevable à vos yeux :

« Foin du racisme ! Foin du colonialisme !

ça sent son barbare, M. Mannoni a mieux : la psychanalyse ! »

Elle poursuit :

Ce sera seulement en 1995 qu'Œdipe sortira enfin de son cachot. Depuis 1950, date à laquelle Frantz Fanon, notre célèbre psychiatre martiniquais publiait son manifeste emblématique « Peau noire masque blanc », il purgeait sa peine derrière les barreaux de la prison de Fort-de-France, faute d'avocat compétent capable d'assurer sa défense. Seule une Africaine, porteuse de ces « armes miraculeuses » que sont le FA et la parole lacanienne, pouvait plaider magistralement sa cause.

Elle enchaîne son analyse par rapport au patronyme de Solange Faladé :

J'appris que dans la racine de son nom, il y a le mot FA, nom que le pays Yoruba donne à ses divinités. Solange serait-elle la porteuse du FA, et aussi détentrice, à son corps défendant ou consentant, du pouvoir sacré des divinités « ifas » et à ce titre qualifiée pour congédier les mânes récalcitrants de Fanon, prophète devenu encombrant ? Cet héritage lui confère-t-il autorité pour exiger des gardiens qu'ils sortent Œdipe de sa prison où il avait été jeté sur ordre d'un procureur nommé Fanon ? À la manière de l'incontournable Legba, le dieu Vaudou qui ouvre la barrière de la connaissance, la porteuse du FA allait pouvoir libérer « le despote au pied bot » de son noir cachot.

Fanon disait : « Il n'y a pas d'Œdipe aux Antilles. . . »

Avec la venue de Solange Faladé aux Antilles en février 1995 apparaît, nous dit Simonne Henry-Valmore, un nouveau discours lié d'abord à ses propres origines et à la déportation aux Antilles de son grand-père qui sont dévoilées :

Elle s'adresse ainsi à Aimé Césaire : « Maître qui me faites l'honneur de venir m'écouter, je suis heureuse ce soir de pouvoir m'adresser aux Martiniquais dans ce pays où, il y a un siècle, résida celui qui fut le père de mon père, Béhanzin, roi d'Abomey . . . » et très vite elle annonce la couleur : démontrer de quelle manière la psychanalyse peut rendre compte de l'avènement de la démocratie en Afrique du Sud.

Insistant sur le fait que si l'exigence de Pénia, la pauvre, c'était l'amour de Poros, celle de Mandela vis-à-vis de De Klerk n'était nullement l'amour, c'était que leur soit reconnue leur dignité d'homme. Et c'est bien pour cela qu'ils ont pu éviter le déferlement de haine (je précise que dans le mythe platonicien cette rencontre furtive Pénia-Poros a donné le jour à Éros, Dieu de l'amour, la pulsion de vie, en tension permanente avec la pulsion de mort. Dans l'histoire récente de la fin de l'Apartheid, Nelson Mandela d'essence royale c'est lui le pauvre, et De Klerk le Blanc descendant des Boërs, c'est le

riche; et Solange Faladé de développer, à la suite de Lacan, que la race c'est ce qui fait qu'on jouit différemment . . . avec une perte pour chacun des deux, pour aboutir enfin, justement en Afrique du Sud, à un État multiracial . . .

Simonne Henry-Valmore ajoute encore :

Au terme d'une démonstration menée de main de maître, où le savoir occidental s'exprimait dans le souffle de la lointaine Afrique, Solange Adélola Faladé (c'est sous ce nom entier qu'elle fera désormais toutes ses interventions en Martinique), se tourne alors *vers vous*, qu'elle a évité de fixer durant son intervention, vous remercie encore et s'excuse de « ne pas être poète assez » selon la belle formule de Jacques Lacan.

Elle conclut cette apostrophe : « Si j'étais poète j'essaierais d'entonner un chant à la gloire de ces hommes, mais nous ne pouvons pas. Je m'arrête là. »

Comme on le comprend vite à cette lecture survolée du récit *Objet perdu*, Simonne Henry-Valmore se positionne en conteuse, d'abord à la façon des historiens. Elle se découvre un jour « césairiste », au plus près de ce qui a été vécu par ses rencontres, mais aussi par les poèmes, le théâtre, les citations, les lectures, et tous ses échanges intimistes entre elle et ce grand homme si proche et si étrange, son amie INA, leurs amis, leurs invités prestigieux, les personnages modestes aussi de ce « théâtre de pensée », à la Bibliothèque Schoelcher.

Sa pièce de théâtre *Le Jardinier et le Bibliothécaire* (2001) en est un bel exemple : le jardinier apprend à lire en cachette, « lire pour être libre » et rêve de s'installer à son compte en ouvrant un « Bureau ouvert aux questions idiotes ». Poète en son jardin, il choisit ses plantes suivant leur nom, comme « l'orchidée du pauvre », « l'herbe aux sorciers », « langue à femmes », et la « plante qui guérit tout » . . . Le bibliothécaire, lui, rêve de cultiver son jardin . . .

Mais Simonne Henry-Valmore est aussi conteuse-psychanalyste quand elle restitue des dialogues probables entre Césaire et Fanon et qu'elle se souvient de ses échanges à Paris avec Solange Faladé. Elle reconstruit aussi le dialogue entre Césaire et Sarkozy, alors ministre de l'Intérieur, que Césaire refuse de recevoir à Fort-de-France à l'époque d'un projet de loi sur la « colonisation positive », puis qu'il reçoit quand l'article de loi a été supprimé . . . Savoureux passages entre eux . . . (2013, p. 153).

Conteuse poète, enfin, quand elle évoque, après le décès de Césaire, ce choc lorsque « le locataire du premier étage a définitivement résilié son bail », quand « le ministre-de-la-plume s'en est allé couper les arbres du paradis » et que les funérailles sont orchestrées à Fort-de-France, et non à

Paris. Sarkozy, devenu Président de la République entretemps, souhaite inscrire le nom du poète disparu dans la crypte du Panthéon. Cette plaque se trouve en bonne compagnie, Hugo, Schoelcher, à côté de celle de Toussaint-Louverture, là où on peut se souvenir de cet « homme seul emprisonné de blanc ». (En effet, Napoléon avait incarcéré Toussaint dans les Vosges, au Fort de Joux, où il est mort). Le gardien du mausolée interrogé un jour par Simonne Henry-Valmore lui apprend que tous les ans, au jour anniversaire du décès de Toussaint, des hommes viennent célébrer leur héros. Une fois même, trois hommes en noir sont arrivés clandestinement au Panthéon et, en silence, se sont revêtus de leurs costumes d'apparat pour une cérémonie vaudou . . .

Et puis les temps changent :

Après un long hiver, le printemps est enfin arrivé dans le monde arabe, en 2011 . . . Dans les rues, la poésie des mots et des images disent la volonté d'en finir avec le vieux pacte colonial . . . en Haïti, une autre valse des dictateurs est de retour . . . (Je me réveille Haïti . . .) En Guadeloupe c'est un chanteur qui remportera les élections à Port-au-Prince (Je me réveille Guadeloupe . . .). (p. 11 sqq.)

Mais oui monsieur Césaire, vous n'avez peut-être pas prêché dans le désert, une petite graine de l'inquiétude a quitté votre jardin. Dans le même mouvement de reconquête, un vieux mot de la langue créole revient sur le devant de la scène politique et sociale: PROFITATION . . .

Nous ne voulons plus être dévisagés mais envisagés . . . dans notre singularité, qu'on se penche un peu sur nos revendications. (p. 116)

Objet perdu, corps perdu, dédicace signée de Césaire perdue, pièce de théâtre écrite par Suzanne Aimée Roussi épouse de Césaire, perdue elle aussi, lettre perdue, pays perdu, noms volés, langue ancienne perdue. Simonne Henry-Valmore enchaîne: « Un peuple et sa culture ont disparu de la surface de la terre. Le mot perte prend ici tout son sens: Je vous ai entendu dire un jour, lors d'une interview à Fort-de-France, que toute votre œuvre avait consisté à faire le voyage à l'envers. »

Césaire, « homme d'ensemencement », créateur de mots insolites termine son *Cahier d'un retour au pays natal* par un de ces mots forgés pour faire mouche :

et le grand trou noir où je voulais me noyer l'autre lune,  
c'est là que je veux pêcher maintenant la langue  
maléfique de la nuit en son immobile verrition. (p. 65)

Beaucoup d'exégètes ont cherché en vain dans les dictionnaires une étymologie introuvable à cette «verriton». N'y aurait-il pas à entendre de façon bien plus plausible, dans son lexique personnel, une trouvaille d'«Être un marron du syllabaire»... Je pencherai aussi pour le plaisir du mot-valise à la façon de Lewis Carroll, soit un pied de nez à l'orthographe, comme une alliance, une condensation entre émotion et une vérité qui roule les r. D'autant qu'il s'agit de «pêcher la langue maléfique de la nuit», c'est-à-dire la langue des Noirs... la lutte tragique des Noirs ; c'est un mot-Macoumba, «force première, mot-force», dont lui-même a d'ailleurs dit que Verrition (écrit avec deux r) «c'était comme un vaste embrassement tourbillonnaire»... où l'on retrouve cette force des contraires, un embrassement des sens.

C'est ça le signifiant qui cherche une efficacité nouvelle, comme quand Césaire évoque en 1961 son ami Wifredo Lam, son allié substantiel (comme Viktor Brauner l'a été pour René Char) :

J'ai reconnu aux combats de justice  
le rare rire de tes armes enchantées  
le vertige de ton sang  
et la loi de ton nom. (p. 171-172)

C'est bien de son âme comme de la lame et ses dérivés qu'il s'agit : LAM son patronyme, mais aussi l'ami, laminé, Moi-Laminaire... Celle-ci, algue marine des Antilles qui s'accroche puissamment au rocher, dite aussi «algue accoucheuse» car elle est utilisée depuis toujours pour dilater le col de l'utérus, soit au moment de l'accouchement, soit ce qui est moins connu, au moment, à l'époque, des avortements clandestins.

Il faudrait évoquer aussi Léopold Sédar Senghor, son «presque frère», depuis le lycée Louis-le-Grand à Paris, et Léon Damas (avec Césaire «La sainte trinité de la sérénitude»), puis Miguel Angel Asturias, son frère amérindien pour lequel il écrivit : «Miguel Angel perfusait d'un sang d'étoiles/de lait/de veines diaprées et de ramages/de lumières/la grise empreinte/de l'heure du jour/des jours/du temps des temps...» (1961, p. 167-168)

En tout cas, l'humour n'est pas perdu quand Simonne Henry-Valmore, en fin d'ouvrage, donne la parole aux fleurs du balisier rouge, Héliconias, emblème du Parti de Césaire, fleurs tropicales et tutélaires pour lui, qui étaient absentes, curieusement, lors de l'honneur rendu au Panthéon, mais immortalisées par André Breton en 1941 par cette image-écriin : «Triple cœur pantelant au bout d'une lance». (Référence légendaire à l'un des fils

du Roi David, Absalon, en révolte contre son père, tué d'un coup de lance quand il est coincé par les cheveux, dans des branches . . .)

André Breton parlait aussi dans sa préface du *Cahier*, de la parole de Césaire comme d'un verbe éruptif, bouillonnant, corrosif, « beau dans la seule blancheur que les hommes ne m'ont jamais connue » (extrait de *Deshérence*), « belle comme l'oxygène naissant ». Le discours savant précise : « Breton comme étudiant en médecine a dû rencontrer ces expériences de chimie minérale où la réaction sur mousse de platine dégage un bouillonnement blanc argent, éruption avec des coulées d'argent effervescentes et corrosives . . . » (René Hénane, 1999, p. 33)

Simonne Henry-Valmore s'interroge : « Les fleurs du balisier d'Absalon iront-elles à Paris pour cette consécration officielle au Panthéon ? » (p. 39) Elle s'adresse encore au Césaire absent, définitivement sur son île, « au creux des nuages », avec sur sa tombe inscrit :

J'habite une blessure sacrée  
J'habite des ancêtres imaginaires  
J'habite un vouloir obscur  
J'habite un long silence  
J'habite une soif irrémédiable . . .

L'auteur termine ce dialogue rêvé, tel que ces fleurs rouges de balisier auraient pu avoir entre elles, fleurs si précieuses pour Césaire : « Finalement d'une seule et même voix, ces fleurs de toutes vos batailles font connaître le résultat de leur conciliabule : on n'ira pas. »

Dans sa préface à ce livre-récit, cet *Objet perdu*, Ina Césaire rend un bel hommage à Simonne Henry-Valmore, son amie de toujours :

Dans la remontée de tes souvenirs et dans l'émotion de tes portraits, ce livre, parce que vrai, te révèle telle que tu es dans la vie de chaque jour, avec ton mystère, ta pudeur, ta poésie, ta nostalgie innée et ton amour presque douloureux, entrecoupées de fuites éperdues, pour ta famille et pour ton île.  
Il me semble bien que tu aies retrouvé l'Objet perdu. (p. 10)

De ma place de psychanalyste, je pense que Simonne Henry-Valmore a réussi par son élaboration personnelle à dépasser ce qui aurait pu être une fétichisation, une identification à cet objet d'amour perdu. Sorti de sa crypte, Césaire est maintenant une force disponible à qui peut s'en saisir ; l'écriture de Simonne Henry-Valmore en porte un témoignage éclatant : objet perdu, espoir perdu, amour perdu, perdu en mer . . .

Pour accompagner ce survol, deux citations de Césaire: « Bien sûr qu'il va mourir le Rebelle, la meilleure raison étant qu'il n'y a plus rien à faire dans cet univers invalide, confirmé et prisonnier de lui-même . . . » « La pression atmosphérique ou plutôt l'historique/agrandit démesurément mes maux/même si elle rend somptueux certains de mes mots . . . »

Aujourd'hui, comment ne pas évoquer, devant ce florilège d'esthétisme et d'espérance, l'autre très grand poète de la même époque, René Char, qui, comme Aimé Césaire surréaliste et poète résistant, griffonnait en pleine guerre, de 1943 à 1944, dans son maquis de Provence, ses feuillets dédiés à Albert Camus, ses *Feuillets d'Hypnos*? L'ouverture de son ouvrage s'annonce ainsi: « Hypnos saisit l'hiver et le vêtit de granit. L'hiver se fit sommeil et Hypnos devint feu. La suite appartient aux hommes. » (1962, p. 106) Avec ensuite cette belle injonction: « Impose ta chance / serre ton bonheur / va vers ton risque / À te regarder ILS s'habitueront ».

Dans un autre poème de René Char, *Partage formel* (1962, p. 72), on peut lire aussi cette congruence entre les deux, Césaire et Char, après que ce dernier ait évoqué le grand Héraclite: « Le poète peut alors voir les contraires – ces mirages ponctuels et tumultueux – aboutir, leur lignée immanente se personifier, poésie et vérité, comme nous savons, étant synonymes. »

Ou encore dans *Feuillets d'Hypnos 61* (1962, p. 106):

Un officier venu d'Afrique du nord, s'étonne que mes « bougres de maquisards », comme il les appelle, s'expriment dans une langue dont le sens lui échappe, son oreille étant rebelle au « parler des images ». Je lui fais remarquer que l'argot n'est que pittoresque, alors que la langue qui est ici en usage est due à l'émerveillement communiqué par les êtres et les choses dans l'intimité desquels nous vivons continuellement.

Simonne, merci pour ce que tu nous apportes par ce livre, où « en prenant soin de (cette) parole », « ferments contre les ferments », tu poursuis sa « conjuration de l'oubli », son style à lui, qui fait du jazz avec les mots . . .

Avec ton talent, ta poésie « parole essentielle », ta mémoire caribéenne, tu vagabondes en intime au cœur de son univers humaniste. Tu continues à tisser de ta prose joyeuse, depuis ton roman *L'Autre Bord*, et dans la lignée de Césaire, tu nous fais entendre, « l'oreille collée au sol, j'entendis passer Demain », « le plus grand moment lyrique de ce temps », Césaire, que tu as su, aussi, profondément Aimer.

#### BIBLIOGRAPHIE

Breton A. (1943), Préface de l'édition de 1947 de Césaire A., *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris, éd. Présence Africaine.